

cipe; la décentralisation est le premier pas dans l'art de se gouverner, et qui sait se gouverner peut avoir besoin d'un intendant, jamais d'un tuteur. Il eût conservé l'armée comme gage d'ordre; il eût respecté les privilèges du clergé, sous prétexte de respecter la religion, et ceux des traitants étrangers, sous prétexte de ménager l'Europe. Nous n'aurions fait en réalité que substituer nos ambitions à d'autres, et, faute de pouvoir nous appuyer sur l'élément démocratique, nous eussions simplement continué le passé, avec un peu plus d'ordre peut-être, j'entends de compression, mais sans fruit d'avenir ni pour le peuple ni pour nous.

J'aurais craint, je l'avoue, de tremper dans une pareille machination. Je crois, en conscience, qu'un peuple ainsi joué doit se lever un jour ou l'autre et demander un compte terrible à ceux qui ont abusé de son ignorance et de la force qu'il a mise entre leurs mains. Oui, j'aurais eu peur; car, dans ma conviction, les hommes qui se chargent d'une pareille besogne ne triomphent dans la honte que pour tomber après dans le mépris.

Qu'un homme cède à l'orgueil d'être le premier soutien d'un trône plutôt qu'à l'honneur d'être le premier citoyen d'une grande république, qu'au rôle de Washington il préfère celui de Monk, c'est affaire à lui, il est libre. Mais ce qu'on est en droit d'exiger de lui, s'il est chef, c'est de mettre à nu le fond de sa conscience avant de crier : « Qui m'aime me suive ! » Si M. de Raousset, vainqueur, s'était décidé à démasquer ses batteries monarchiques, un grand nombre d'entre nous se seraient retirés de lui, pensant qu'il était plus juste de laisser le Mexique à lui-même que de le soumettre à un pareil traitement diplomatique.

Pour ma part, je n'allais faire au Mexique ni les affaires d'un prince de la famille d'Orléans, ni celles d'aucun autre individu, prince ou simple fils d'Adam, et j'aurais

abandonné M. de Raousset. Je dis plus, j'aurais cru de mon devoir de prendre parti pour la nation mexicaine, et bien d'autres m'auraient imité. Alors on aurait vu peut-être, sur ce sol où la liberté a tant de peine à germer, mais où elle a jeté de si profondes racines qu'on ne peut l'en arracher, des Français combattre, au nom de la justice, contre d'autres Français représentant un intérêt privé. Vaincus, nous aurions eu la consolation d'entendre tout homme juste s'écrier :

*Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni!*

Vainqueurs, nous aurions eu la reconnaissance d'une noble nation qui réclame à grands cris la liberté et non pas un despotisme plus fort.

## CHAPITRE XVI.

Rupture des négociations. — Politique du gouverneur. — Hésitations de M. de Raousset. — Influence désastreuse des officiers. — L'ennemi reçoit des renforts. — Plan d'attaque des Français. — État des forces respectives. — Ultimatum. — En avant!

Le passé du général Yañez laissait bien peu d'espoir de l'amener à faire cause commune avec nous, et le plus mauvais service que l'on ait rendu à M. de Raousset a été de faire naître en lui cet espoir. Ce fut un bâton dans nos roues. Dès la première entrevue il eût dû s'en apercevoir; cependant ils continuèrent à se voir tous les soirs, jusqu'au 7, sans que les négociations fissent un pas. L'un engageait l'autre, au nom de la paix et dans son intérêt, à quitter le pays sur l'heure; l'autre éludait l'invitation en alléguant des engagements pris vis-à-vis de ses compatriotes dont les intérêts lui étaient confiés, et

ils demeurèrent ainsi en commerce de courtoisies banales. Le 8, dans la matinée, M. de Raousset reçut une missive du général, dans laquelle celui-ci l'avisait qu'il ne pourrait le recevoir le soir, et cela en termes qui trahissait une volonté formelle de cesser tous rapports directs.

Il semble que dès ce moment rien n'eût dû arrêter M. de Raousset. Le général Yañez n'avait sous la main que deux cents hommes de troupes régulières; la garde nationale de Guaymas était désorganisée et désarmée; il fallait du temps pour se procurer des renforts éloignés. M. de Raousset, de son côté, pouvait disposer de trois cents hommes environ; il est bon de noter que la troupe du *Challenge*, s'était réduite de beaucoup, et voici comment.

Le général avait reçu de son gouvernement l'ordre péremptoire de dissoudre à tout prix ce corps inquiétant. — *Où la peau du lion ne peut suffire, il y faut coudre un loppin de celle du renard.* — Trop faible pour faire acte d'autorité, le pauvre gouverneur avait dû recourir à la ruse et il avait déclaré d'abord que tout individu désireux de rentrer dans la vie civile pouvait rompre son engagement. Beaucoup avaient profité de l'autorisation. Les uns s'étaient établis à Guaymas, d'autres s'étaient portés sur divers points de l'intérieur. En outre, les Allemands et les Irlandais avec les Chiliens formaient, ainsi que je l'ai dit, deux compagnies détachées; tout au plus pouvait-on compter sur leur neutralité. En somme, l'effectif du bataillon était de deux cent quatre-vingt-dix hommes seulement, auxquels devaient s'adjoindre les Français de la ville et l'équipage de *la Belle*.

Nous étions donc supérieurs par le nombre. Les armes ne faisaient pas défaut; outre les cent trente fusils de munition du gouvernement et les cent quatre-vingts carabines que nous apportions, il y avait une grande quan-

tité d'armes de fantaisie excellentes et notamment bon nombre de revolvers. Les munitions seules étaient courtes, mais il y en avait assez pour un premier engagement, qui devait nous livrer toutes celles de la ville. En attendant, nos hommes achetaient des cartouches aux soldats mexicains moyennant quelques bribes de leur ordinaire. Dans ces conditions, une surprise pouvait nous rendre maîtres de Guaymas en peu d'instant. Immédiatement après la victoire, un exprès traversait la baie et gagnait à cheval le port de San-Diego; là il trouvait un steamer pour se rendre à San-Francisco, où la nouvelle de nos succès allait nous recruter une armée.

Pourquoi M. de Raousset hésita-t-il? pourquoi se lança-t-il, comme avant la bataille d'Hermosillo, dans une malheureuse campagne diplomatique? Sans doute il attendait beaucoup de la mission de M. de Sainte-Marie dont chaque courrier pouvait nous apporter les résultats, mais, dans des circonstances aussi critiques, était-il raisonnable d'attendre? Je ne sais si M. de Sainte-Marie est allé à Mexico, cela est fort problématique, mais je sais que le général Yañez recevait journellement des ordres en vertu desquels il devait disposer sommairement de M. de Raousset s'il osait prendre pied sur le territoire de la république, et dissoudre, coûte que coûte, cette réunion de Français. Le général temporisait parce qu'il n'avait pas par devers lui la sanction de la force, mais il était logique de supposer qu'il prenait les mesures nécessaires pour se fortifier. Il est vrai de dire que, même avec le pouvoir suffisant, il n'eût certainement pas accompli ces ordres à la lettre, qu'il se fût contenté de forcer M. de Raousset à se rembarquer avec nous, mais cette éventualité seule était assez inquiétante pour qu'on dût chercher à la prévenir.

Malheureusement, une autre cause agissait sur M. de

Raousset et favorisait son penchant à la temporisation. En face des mauvaises dispositions de l'état-major français, il s'était fait une fausse idée du bataillon. Les officiers ne l'avaient vu arriver qu'avec regret, on supposait qu'il allait prendre le commandement et bien des amours-propres étaient froissés, bien des consciences troublées. M. de Raousset donnait de l'ombrage au commandant, le docteur Pigné-Dupuytren au chirurgien-major, Perseval au capitaine du *Challenge* qui était demeuré à Guaymas; moi-même j'étais l'objet d'une envieuse inquiétude. Les officiers, sentant qu'ils avaient démerité de la confiance du chef en n'exécutant pas ses instructions, en s'attirant le mépris et l'animadversion de leurs subordonnés, prévoyaient leur chute : c'était plus qu'il n'en fallait pour refroidir tout enthousiasme en eux.

Afin de détourner aussi longtemps que possible le coup fatal, ils s'attachèrent à circonvenir M. de Raousset et y réussirent complètement. On lui fit croire d'abord qu'il y avait moyen de gagner le général et l'on s'efforça de lui persuader surtout que, sans le concours de celui-ci, il n'y avait aucune chance de succès, attendu qu'il n'y avait nul fond à faire sur le bataillon. Sous prétexte de sûreté, ils lui fournirent une garde d'honneur constante, le tinrent éloigné des casernes françaises et se mirent avec soin entre lui et tout individu suspecté de vouloir le désillusionner. Toute tentative d'explication devant ces messieurs amenait des scènes violentes qui l'indisposaient et nuisaient surtout à la cause. Malgré ma position, malgré la vieille amitié qui l'unissait au docteur Pigné-Dupuytren, nous ne le rencontrions jamais seul; c'était à peine si M. Pannetrat, chez lequel il logeait, pouvait avoir la nuit avec lui quelques conversations que sa surdité rendait peu explicites. D'ailleurs nos rares observations demeurèrent de peu de valeur à ses yeux. Comme tous les hommes de son caractère, M. de Raous-

set était jaloux de son indépendance en matière d'autorité jusqu'à en être ombrageux. Cette propension funeste ne soustrait celui chez lequel elle se révèle à l'action de l'amitié franche que pour le livrer à la domination de la flatterie complaisante et servile. Il eût donc été difficile de contre-balancer l'influence des officiers; cependant aujourd'hui, quand je repasse ces événements en ma mémoire, j'en viens à regretter parfois qu'ils m'aient trouvé plus jeune de huit années importantes dans le développement moral d'un homme.

Le but des officiers en agissant ainsi était évidemment de perdre M. de Raousset dans l'esprit des Français, de l'annihiler, de le décourager au point de le forcer à se rembarquer, afin de demeurer ainsi en paisible possession de leurs grades, dans le *farniente* de Guaymas. M. de Raousset ne s'abusait pas complètement à leur égard et songeait à les mettre de côté à première occasion, mais il s'abusa en tenant pour vraie la peinture qu'on lui avait faite du bataillon. Il crut, sur le dire de ces hommes, que les soldats, mal disposés à son égard, n'étaient soutenus que par leurs chefs, ce qui était précisément le contre-pied de la vérité, et il pensa qu'avant de faire un coup d'État comme celui de réformer l'état-major, il fallait qu'une victoire vint rétablir le prestige de son autorité : il eut grand tort. Il fallait, dès l'arrivée, renouveler entièrement cet état-major, à la seule exception du capitaine de la première compagnie, le sieur Martincourt, ancien officier du corps d'Hermosillo; il y avait dans le bataillon tous les éléments nécessaires pour en composer un excellent. Pour en arriver là, il était indispensable que M. de Raousset prit le commandement, rétablît une discipline sévère, passât au quartier la majeure partie de son temps, demeurât accessible à tous, surveillât de près la conduite des nouveaux officiers élus, et se montrât disposé à réprimer énergique-

ment la moindre tentative de perturbation de la part des anciens.)

Dans ces conditions, et bien que la composition de la troupe fût en réalité loin d'être complètement satisfaisante, on pouvait beaucoup néanmoins. Cortez avait à sa suite des bossus, des boiteux, des manchôts, aussi bien que des gens de sac et de corde, et Cortez triompha avec ces gens-là parce qu'il sut les prendre. M. de Raousset n'eut pas ce talent. Le peu d'enthousiasme qu'avait provoqué notre arrivée fut bientôt glacé par la réserve du chef, son abstention, ses réticences, le mystère dont il voilait l'avenir, ses délais, son manque d'entrain. Prescott dit, avec raison, que l'influence de Cortez était le résultat de la confiance des soldats en son habileté, mais il ajoute qu'il faut l'attribuer aussi « à ses manières populaires, à cette heureuse union de l'autorité et de la familiarité qui le rendait éminemment propre à conduire une bande d'aventuriers. Il lui aurait mal réussi de s'enfermer dans la froide réserve d'un chef de troupes régulières. Courant la même aventure que ses soldats, il commandait à ses égaux, puisqu'il n'avait aucune commission régulière d'un gouvernement.... » Ici se creuse un abîme entre l'aventurier espagnol du seizième siècle et l'aventurier français du dix-neuvième.

Pendant qu'il hésitait à faire un coup d'État indispensable, les volontaires, allant au-devant de ses désirs, se remuaient sourdement pour se débarrasser de cet état-major malsain. Cette communauté d'idées eût pu être habilement exploitée; M. de Raousset ne voulut pas y croire. Le 9, les volontaires se cotisent pour lui acheter un sabre et le lui offrir. Le commandant n'ose s'y opposer, mais il réclame de son autorité privée les quatre délégués intelligents choisis par le bataillon pour présenter l'hommage, et il en désigne quatre autres selon son cœur. Ces hommes sont invités à déjeuner par M. de

Raousset; le commandant s'invite sans façon, et sa présence eût suffi pour leur couper la parole s'ils eussent été capables de la prendre.

Cependant les jours s'écoulaient et les esprits s'aigrissaient à vue d'œil. Le séjour de Guaymas n'était rien moins que plaisant. La chaleur augmentait de jour en jour à l'approche de la saison pluvieuse; les nuits même étaient étouffantes et nous les passions dans les cours, étendus sur nos *petates*. Des éruptions cutanées, provoquées par l'excès de la chaleur et nommées *zarpullidos*, dévoraient la plupart d'entre nous. Les *zarpullidos* se manifestent à tous les replis du corps, et, là où il y a frottement, il se forme souvent des plaies douloureuses; la farine de maïs, à défaut de poudre de riz, était notre remède le plus efficace.

Le général Yañez déployait de son côté la plus grande activité. Il écrivait de toutes parts pour avoir des renforts, organisait la garde nationale, l'exerçait au maniement des armes, empruntait de l'argent afin de fournir régulièrement à la solde du bataillon français et de ne pas nous donner prématurément l'occasion de la révolte. Rien dans sa conduite ne trahissait, du reste, de l'inimitié à notre égard; il venait souvent au quartier français, vêtu en bourgeois comme toujours, et s'enquêrait paternellement des besoins de nos hommes. Ses manières affables tranchaient si fort avec celles de nos officiers qu'il était aimé de tous.

Le 11, il parla à quelques personnes de la nécessité où il allait être de diriger une partie des volontaires français sur la frontière du Gila pour la protection du pays; il avait reçu, disait-il, des nouvelles inquiétantes des Apaches. Cette éventualité redoutable, à laquelle nous devions être préparés, troubla fort M. de Raousset sans le stimuler. Il était, à ce moment-là, entre les mains de deux mauvais drôles, un Américain nommé Young et

un Mexicain nommé Alameda, qui l'occupaient la nuit, à tour de rôle, avec tout le mystère voulu pour donner à leurs démarches une couleur sérieuse à ses yeux. Ces hommes, tarés au possible, qu'il aurait dû démasquer dès la première entrevue et devant lesquels il se démasqua beaucoup trop au contraire, étaient des agents provocateurs. Je n'assistai à aucune de ces conférences.

Bientôt cependant les préparatifs de défense prirent une couleur trop marquée pour échapper plus longtemps à notre observation. Le fortin contenait des dépôts considérables d'armes et de munitions ainsi que des canons, mais il était en trop piètre état pour qu'on songeât à le défendre; on n'y laissa qu'une faible garde et l'on transporta tout le matériel à la caserne mexicaine, où le général parut vouloir se concentrer; il ne tarda pas à y prendre lui-même ses quartiers. Pendant que les rues demeuraient libres et conservaient une apparence pacifique, les *azoteas* des maisons qui avoisinaient le *Cuartel*, dans un rayon assez étendu, furent occupées et crénelées. De notre côté on prit les mêmes mesures, et les sentinelles avancées des deux partis purent se voir distinctement d'une extrémité à l'autre de la *plazuela*. Dieu sait si nous étions dans l'occasion prochaine d'un coup de feu.

Ces dispositions menaçantes semèrent l'épouvante dans la ville. Les familles aisées se hâtèrent de déloger en emportant leurs effets précieux; portes et fenêtres demeurèrent hermétiquement closes et Guaymas prit un aspect de nécropole. Il n'y demeura que les gens les plus pauvres, quelques commerçants et une troupe de balochans, parmi lesquels plusieurs Espagnols qui se montrèrent fort hostiles aux Français. Entre eux et les têtes chaudes du bataillon, il y eut des querelles fréquentes; dans la matinée du 12, trois de nos hommes, et des moins bons, il faut l'avouer, furent attaqués dans diffé-

rents quartiers. Des provocations s'ensuivirent, après les provocations les coups de feu, une escarmouche enfin sur la *plazuela* entre les Mexicains et la première compagnie française qui se trouvait de garde ce jour-là. Cette compagnie était presque exclusivement composée d'anciens soldats d'Hermosillo, aussi l'affaire fut-elle entamée vivement. Tout le bataillon courut aux armes. Le général Yañez et le commandant de place Campuzano s'empressèrent d'intervenir, promettant que les agresseurs de la matinée seraient exemplairement châtiés. M. de Raousset, influencé par les officiers, s'interposa lui-même, malgré l'avis contraire de tous ses amis, et fit replier la première compagnie, après avoir exigé que deux ou trois Mexicains, déjà arrêtés par les soins des autorités, lui fussent remis. Il fit une grande faute en ne profitant pas de l'élan donné. Le général n'avait alors sous la main que ses réguliers, les gardes nationaux étaient dispersés, les renforts n'étaient pas arrivés; de notre côté les Français se montraient très-animés, la partie était engagée, si le chef eût tiré son épée nous étions maîtres de Guaymas.

Nos volontaires murmurèrent; ils demandaient hautement le combat. Ces hommes comprenaient instinctivement qu'il fallait enfin prendre un parti, se prononcer pour ou contre la paix, franchement, ouvertement, et M. de Raousset pouvait seul trancher la question en quittant le pays ou faisant battre la charge. Plusieurs hommes d'Hermosillo pénétrèrent résolument jusqu'à lui et lui parlèrent avec une énergie qui le frappa; il put entrevoir que derrière la mine abattue et le découragement croissant de ses officiers, il y avait peut-être d'autres raisons que celles qu'ils alléguaient. Heureux s'il eût compris qu'une des choses qui use le plus vite le prestige de l'autorité c'est, de la part d'un chef, une politique étrangère incertaine, ménageant chèvre et chou, et laissant le

subordonné dans la situation la plus ridicule en face de gens qu'il ne peut traiter ni en amis ni en ennemis, de peur d'avoir à se déjuger par ordre le lendemain.

Des bandes nombreuses d'Indiens arrivent dans la soirée et dans le courant de la nuit, que l'on passe de part et d'autre sous les armes. Le soleil du 13 se lève sur une ville déserte en apparence, mais dont l'atmosphère sent la poudre. Il faut prendre un parti, car notre situation devient de plus en plus critique. Maître par sa position de la route d'Hermosillo et des *norias* qui abreuvent la ville, le général peut nous couper, quand bon lui semblera, l'eau et les vivres et nous faire la loi. Qu'exigera-t-il de nous? Si bienveillant, si honorable que soit son caractère, il n'est pas moins naturel de se préoccuper de cette idée, et c'est d'ailleurs pour des Français une perspective toujours insupportable que celle d'un arrêt, surtout quand on peut s'y soustraire; aussi les esprits sont-ils très-échauffés. Un conflit étant donc inévitable, il importait de frapper le premier coup.

C'était dans cet esprit que M. de Raousset avait tracé le matin un plan d'attaque qui venait d'être discuté dans un conseil privé formé de quelques personnes dévouées. Nous l'avions fortement engagé à prendre le commandement, mais, toujours dans l'idée de ménager des susceptibilités, il s'était prononcé à cet égard sur un ton qui nous avait fermé la bouche. Nous insistâmes pour qu'il formât, du moins, avec tous les hommes qui n'appartenaient pas au bataillon, un corps de réserve destiné à demeurer auprès de lui. Cette troupe, sur laquelle il eût pu compter aveuglément, eût sans doute décidé autrement du sort de la journée. M. de Raousset déclara qu'il ne voulait pas de *gardes du corps*, qu'il entendait au contraire marcher seul au feu, se portant là où sa présence serait nécessaire. Il résolut de disséminer les hommes dont il s'agit dans les quatre compagnies, en proportion

de leur faiblesse, afin de les soutenir d'autant; en conséquence, il assigna à chacun de nous le poste qu'il devait occuper. Il est des volontés que l'on ne ramène pas, ce sont en général les moins fortes; nous dûmes céder.

Les officiers de la compagnie allemande se présentèrent à l'état-major vers midi. Leurs volontaires s'étaient débandés; les uns désiraient rester neutres, les autres, au nombre d'une dizaine, s'étaient rendus à la caserne pour combattre avec nous, ce qui, soit dit en passant, ne prouvait pas chez eux une grande confiance en leurs chefs. Quoi qu'il en soit, ceux-ci venaient offrir leurs services. Sur la description qu'ils donnèrent de leur demeure, M. de Raousset conçut le projet d'en tirer parti; cette maison, située à l'angle de la grande rue ou route d'Hermosillo et d'une ruelle transversale, vis-à-vis la caserne mexicaine, avait, comme la fonda de Sonora et toutes les constructions de ce bloc, une issue sur la plage, qui permettait de s'y introduire en secret. M. de Raousset crut devoir exposer son plan à ces messieurs qui nous quittèrent aussitôt pour aller, dirent-ils, se renfermer chez eux en attendant le moment d'agir. Le fait est qu'ils se rendirent auprès du général Yañez, auquel ils racontèrent ce qu'ils venaient de voir et d'entendre.

Voici le plan auquel on s'était arrêté après délibération. La deuxième et la troisième compagnie devaient attaquer la façade du *Cuartel* mexicain en convergeant sur ce point des extrémités opposées de la grande rue. La première compagnie, prenant position sur les derrières de la place ennemie, avait mission d'attirer de ce côté-là une partie de la garnison et de l'y occuper pendant l'effort des autres. La quatrième devait faire une feinte dans la direction du fort, passer sans s'arrêter, longer le quai, jeter dans l'hôtel de la Sonora un petit détachement destiné à amuser par son feu les défenseurs

des *azoteas* voisines, et se rendre enfin à la maison des officiers allemands. De ce poste important qui commandait la porte de la caserne ennemie, on pouvait soutenir puissamment l'attaque générale dont la troisième devait donner le signal en chargeant.

Il était impérieusement recommandé d'avancer au pas de course et à la baïonnette, en tirant le moins possible et seulement pour se débarrasser des défenseurs des terrasses quand ils seraient trop incommodes. Nos hommes n'avaient que seize cartouches chacun, il fallait donc ménager les munitions, et d'ailleurs le succès de ce coup de main dépendait beaucoup de notre vivacité. L'arme blanche démoralise le soldat mexicain. M. de Raousset se proposait de marcher avec la première compagnie; il m'ordonna de me mettre avec le docteur Pigné dans les rangs de la quatrième, qui était la plus faible et à laquelle on adjoignit les dix Allemands. M. Guilhot devint un des volontaires de la seconde qu'il avait jadis commandée; M. Bowen, qui voulait s'associer jusqu'au bout à la fortune de ses compagnons de navigation, prit un fusil et suivit M. de Raousset.

*La Belle* avait un rôle important à jouer dans cette affaire. Perseval et Simon devaient la monter avec six autres marins. Ils avaient ordre de s'emparer de deux navires mexicains qui se trouvaient en rade, et d'y tout disposer pour pouvoir appareiller au premier signal. Ces deux barques étaient destinées à devenir notre refuge en cas de défaite. Quelques mots, en passant, sur *la Belle*. Elle avait éprouvé de nouveaux malheurs. Le 8, Spinks et Tommy la laissèrent venir à la côte, où elle cassa son étambot et perdit son gouvernail de fortune. Dès lors les marins français en prirent possession et travaillèrent activement à la réparer. Les Américains, congédiés, s'engagèrent à bord d'un navire qui allait appareiller, mais Tommy seul partit; Spinks, toujours ivre depuis notre

arrivée, mourut dans un accès de *delirium tremens*. Tom avait pris ses quartiers à terre; il se rendit le 13 à la caserne française et demanda des armes pour combattre avec nous.

Grâce à l'adjonction des Allemands et des Français établis en ville, le chiffre du bataillon s'élevait à trois cent cinquante hommes environ, n'ayant que peu de munitions et pas de canons. Nos adversaires, retranchés derrière les murailles du *Cuartel* ou les parapets des *azoteas*, ayant la poudre à discrétion et six pièces d'artillerie, pouvaient être de huit cent à mille, savoir : deux cents hommes de ligne, trois cents de garde nationale, des bandes d'Indiens Yaquis dont le nombre, difficile à préciser, n'était pas moindre de trois cents et pouvait dépasser de beaucoup ce chiffre, une trentaine de Chiliens et d'Irlandais, qui, au dire des Allemands, étaient fort mal disposés à notre égard, enfin une foule de volontaires, *rancheros* du voisinage, officiers à la demi-solde ou retraités, employés du gouvernement, particuliers, etc.

Tel est le bilan des forces en présence, le 13 juillet, à Guaymas. Nous étions loin, on le voit, des conditions exceptionnelles dans lesquelles nous pouvions agir, presque sans coup férir, quelques jours plus tôt. La prudence n'est la mère de la sûreté que dans de certaines limites, toujours tracées par le bon sens. « Attendre, dit quelque part M. de Broglie, est sage à la condition d'attendre quelque chose. Mais attendre pour attendre, par pure insouciance ou par pure irrésolution, faute d'avoir assez de bon sens pour se décider ou de courage pour se mettre à l'œuvre, c'est le pire de tous les partis et le plus certain de tous les dangers. » M. de Broglie a fait là, sans s'en douter, l'oraison funèbre de M. de Raousset-Boulbon.

Dans la première comme dans la seconde expédition, celui-ci a perdu un temps précieux en temporisations,

en manœuvres diplomatiques, en notes et correspondances verbeuses, toujours destinées à établir son bon droit aux yeux de l'univers qui ne lui demandait que d'être honnête et fort. Depuis Fabius, nul mieux que lui ne mérita le surnom de *Cunctator*, mais la vertu du Romain manquait ici d'à-propos. Chez M. de Raousset, elle démontre plus d'hésitation que de calcul. Vainqueur, il lui fallait se démasquer aux yeux du parti démocratique; vaincu, il lui fallait seulement se justifier aux yeux de la diplomatie, ce à quoi il travailla exclusivement; aussi semble-t-il que l'épouvantable perspective de la défaite l'effrayât moins que celle de la victoire. Il parut se complaire dans la première de ces deux hypothèses qui devait le délivrer des préoccupations de la seconde. Or, c'est être à demi vaincu déjà que d'admettre la possibilité de la défaite dans une entreprise de ce genre.

Il faut en pareil cas, pour conserver sa liberté d'allures, consulter sa conscience et se retirer si elle bronche devant le but ou devant les moyens; mais, si l'on a son appui, sûr d'avoir tôt ou tard celui de l'opinion publique que ne pourraient fausser longtemps des considérations d'intérêts mesquins, il faut aller droit au but avec l'énergie de la conviction, en bravant les foudres diplomatiques aussi bien que les balles. Pour agir ainsi, il est urgent de joindre à l'énergie la bonne foi, qui multiplie les forces d'un homme par celle de l'opinion.

Les dispositions du combat qui allait s'engager péchaient bien sur quelques points, ainsi que je le montrerai plus loin, mais néanmoins leur fidèle exécution pouvait assurer le succès. A deux heures après midi, on discutait encore au sein de l'état-major la question de savoir s'il convenait d'attaquer, d'attendre, de faire encore de la diplomatie. Cependant, comme il devenait urgent de se décider, M. de Raousset, à l'instigation de plusieurs d'entre nous, fit demander deux délégués à

chaque compagnie afin de contre-balancer dans le conseil l'influence paralysante des officiers.

Ces hommes arrivent bientôt; ils parlent haut et demandent à marcher au feu. Cette démonstration énergique fit pencher un moment la balance du côté du parti de l'action; toutefois l'esprit d'atermoiement reprit encore le dessus et l'on dépêcha une députation au général Yañez. Il s'agissait de lui représenter que, dans l'état actuel des esprits, des gages de sécurité nous devenaient nécessaires, et de lui demander en conséquence des otages et deux pièces de canon. Le général refusa, comme on devait s'y attendre; il offrit seulement sa parole, qui était valable en tout temps; mais pour le moment tout espoir de concorde était envolé, et, en dépit de lui, la paix n'eût pas duré deux heures. Le sort en était jeté et M. de Raousset vit bien qu'il n'y avait plus à hésiter. Les officiers consternés prédisent en vain que le bataillon ne marchera pas; le commandant se déclara indisposé: il était trop tard. Nous nous rendons à la caserne; le bataillon est formé dans la cour, l'arme au pied, et présente un coup d'œil assez satisfaisant. Les hommes étaient vêtus uniformément de toile blanche, comme les Mexicains, à cela près que la veste de ceux-ci était remplacée par une tunique chez les nôtres et que la coiffure était de fantaisie. Les officiers et les particuliers portaient, comme M. de Raousset, le costume des garibaldiens, si simple, si commode, si avenant.

Une courte harangue de M. de Raousset est accueillie avec enthousiasme; il met l'épée à la main et nous le suivons.

